

ÉLISÉE RECLUS ET LA MÉSOLOGIE

Philippe PELLETIER
Université Lyon 2
philippe.pelletier@univ-lyon2.fr

« Milieu » est une notion-clé chez le géographe anarchiste Élisée Reclus (1830-1905), à tel point que celui-ci prône une « mésologie » ou « science des milieux ». Son approche a d'évidentes relations avec l'anarchisme dans la mesure où les théoriciens libertaires considèrent que l'être humain fait partie de la nature, tout en la dépassant.

1. Le milieu, notion évolutive

La notion de milieu en français n'est pas nouvelle puisqu'on la trouve chez Pascal, mais dans un sens philosophique avec le « *juste milieu* », ou chez Diderot dans un sens physique, comme « *espace matériel à travers lequel passe un corps dans son mouvement* ». L'*ambient medium* de Newton gagne la France à la fin du XVIII^e siècle d'abord dans le sens d'ambiance puis dans le sens moderne de milieu.

Des physiciens, la notion gagne ensuite les naturalistes et les biologistes¹. Son passage est impulsé par Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), dont Berthelot nous dit que l'« *une des idées dominantes était de transporter à l'étude des êtres vivants les procédés et les concepts en usage dans la physique et la chimie* ». Il l'est également par Henri-Marie Ducrotay de Blainville (1777-1850), professeur d'anatomie et de zoologie évoquant « *l'harmonie parfaite qui existe entre les êtres vivants et les circonstances au milieu desquelles ils sont appelés à vivre* » (*Cours de physiologie générale et comparée*, 1833)².

Le philosophe Auguste Comte (1798-1857) reprend et approfondit cette idée dès 1838, reconnaissant d'ailleurs ce qu'il doit à son ami Blainville³. Selon lui, « *le milieu constitue donc le principal régulateur de l'organisme, même quant aux fonctions cérébrales immédiatement soustraites aux influences extérieures* »⁴. Comme le souligne Angèle Kremer Marietti, le *Catéchisme positiviste* (1852) considère la notion de milieu comme « *l'ensemble des circonstances extérieures* » pour la vie intellectuelle et matérielle, puisque l'organisme et le milieu sont supposés y réunir les conditions utiles aux phénomènes vitaux.

Auguste Comte estime aussi que la notion de vie « *exige sans cesse une certaine harmonie, à la fois active et passive, entre un organisme quelconque et un milieu convenable* »⁵. L'harmonie s'étend naturellement à la relation entre les organes et les fonctions, puis à la relation entre les agents et les actes. La généralisation d'un consensus vital répond à ce que, dans le *Système*, Comte appelle « la théorie

¹ Spitzer Léo (1942) : « Milieu and Ambiance : An Essay in Historical Semantics ». *Philosophy and Phenomenological Research*, 3-2, p. 169-218.

² Balan Bernard (1979) : « Organisation, organisme, économie et milieu chez Henri Blainville ». *Revue d'histoire des sciences*, 32-1, p. 5-24.

³ Gouhier Henri (1979) : « Blainville et Auguste Comte ». *Revue d'histoire des sciences*, 32-1, p. 59-72.

⁴ *Système de politique positive* (1852), II, p. 26.

⁵ *Système de politique positive* (1851), I, p. 640.

générale des milieux organiques» qui exige de considérer tout individu, quel qu'il soit, relativement à l'ensemble auquel il appartient ⁶.

L'historien Hippolyte Taine (1828-1893) lui ajoutera une connotation sociologique en articulant « race » (espèce humaine, peuple ou ethnie dans le langage de l'époque), « moment » et « milieu », lequel est constitué de « circonstances physiques et sociales » (1863).

À cette époque, la problématique de l'interface entre nature et société est bousculée par les découvertes de Darwin (critique du créationnisme, évolutionnisme, lutte intra-spécifique et inter-spécifique pour l'existence...). C'est la première édition de *L'Origine des espèces* (1859). À ce bouleversement épistémologique s'ajoute une structuration tant intellectuelle qu'académique des différentes disciplines scientifiques, certaines apparaissant (la sociologie, l'anthropologie...), toutes se réorganisant (géographie, histoire...).

Celles qui sont concernées par l'interface — et elles sont nombreuses, de la géographie à la médecine en passant par la biologie — cherchent à repenser les rapports entre l'être humain et la nature de façon unitaire, et à les interpréter au travers d'une nouvelle terminologie ou d'une nouvelle grille de lecture. Cette élaboration n'est pas seulement conceptuelle car, évoluant dans le champ académique, elle se décline aussi par des stratégies universitaires et institutionnelles opposant souvent des savants érigés comme des ténors (l'opposition entre Le Play et Durkheim en sociologie, par exemple).

Chez les naturalistes apparaît donc, pratiquement au même moment, une série de termes pour qualifier l'interface nature-société. En certains cas, leur sens pourra évoluer par la suite. Ils entrent en quelque sorte en compétition intellectuelle et épistémologique, tout en s'accompagnant de répercussions idéologiques et politiques. Soit, par ordre chronologique, l'*éthologie* » d'Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire (1859), l'*écologie* » de Ernst Haeckel (1866), l'*hexicologie* » de Saint-Georges Mivart (1880), la *bionomie* (*bionomics*) de E. Ray Lankester (1889) — et sans oublier, auparavant, la *physiographie* de Thomas Huxley (1870).

C'est dans ce contexte que se placent la « mésologie », dont le terme est forgé au milieu du XIXe siècle, puis sa reprise par Élisée Reclus un demi-siècle plus tard, en 1905. C'est en effet dans un passage de *L'Homme et la Terre* que le géographe anarchiste s'y réfère pour la première fois : « *L'inégalité des traits planétaires a fait la diversité de l'histoire humaine et chacun de ces traits a déterminé son événement correspondant au milieu de l'infinie variété des choses (...). Tel est le principe fondamental de la mésologie ou "science des milieux"* » ⁷.

2. Le milieu, notion positiviste et post-positiviste

Le terme de mésologie est créé vers 1850 par Auguste Comte (1798-1857). Le philosophe esquisse en effet au début de sa réflexion une « mésologie », ou « étude théorique du milieu », à laquelle il revient dans son *Système de politique positive* (1851-54) ⁸. Puis son disciple Louis-Adolphe Bertillon (1821-1883) reprend l'idée et la développe à partir de 1860.

Canguilhem postule même une légère antériorité à l'invention du terme. Il l'attribue à Charles-Philippe Robin (1821-1885), un médecin, naturaliste et membre fondateur de la Société de biologie, qui, au cours d'une réunion de celle-ci, le 7 juin 1848, « *y exposait la classification comtienne des sciences, y traitait dans l'esprit du Cours des tâches de la biologie, au premier rang desquelles la constitution d'une étude des milieux, pour laquelle Robin inventait même le terme de mésologie* » ⁹.

Élisée Reclus a lu tous ces auteurs, notamment Taine et surtout Comte qu'il évoque régulièrement. Il le cite favorablement, par exemple à la suite d'un long passage consacré à « l'aide

⁶ Ib., p. 665.

⁷ *L'Homme et la Terre* (1905) [désormais *H&T*], t. I, chap. II, p. 39.

⁸ Kremer Marietti Angèle (1977) : *L'Anthropologie positiviste d'Auguste Comte*. Université Paris IV, thèse.

⁹ Canguilhem Georges (1968) : *Études d'histoire de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*. Paris, Vrin, p. 72.

mutuelle » et avec une note qui renvoie à la *Philosophie positive* (1869) ¹⁰. Réciproquement, les disciples de Comte apprécient ses premiers travaux. En 1868, Le philosophe, médecin et chimiste Grégoire Wyruboff (1843-1913), qui est également un ami d'Alexandre Herzen, rend compte avec éloge de *La Terre* dans *La Philosophie positive*, la revue des néo-comtiens. Il salue son mérite à la fois scientifique et littéraire, Wyruboff regrettant seulement que le livre aurait dû s'appeler *Géologie* ¹¹.

Remarquons au passage que Bakounine loue également Comte, en l'opposant favorablement à Hegel : « *Mais il y a entre Auguste Comte et Hegel une énorme différence. Tandis que ce dernier, en vrai métaphysicien qu'il était, avait spiritualisé la matière et la nature, en les faisant procéder de la logique, c'est à dire de l'esprit, Auguste Comte a tout au contraire matérialisé l'esprit, en le fondant uniquement sur la matière. C'est en cela que consiste sa gloire immense* » ¹². Comte est connu pour avoir envoyé ses textes à Leroux, Barrès et Proudhon, mais la relation avec ce dernier ne se déroule pas bien du tout, Proudhon jugeant Comte particulièrement hautain ¹³.

Quant à un autre géographe anarchiste contemporain et ami de Reclus, Pierre Kropotkine (1842-1921), il considère que « *la doctrine de Comte imprima son cachet à toutes les recherches qui sont l'orgueil de la science moderne* » ¹⁴. Parmi « *les travailleurs contemporains les plus remarquables qui s'occupèrent de psychologie, de théorie de l'évolution et d'anthropologie* » sous l'inspiration du positivisme, outre les noms de Feuerbach, Stephen ou Iodl, il cite ceux de Proudhon et de Marie-Jean Guyau.

Le fait que Kropotkine regrette que « *le manque d'inspiration poétique dans le positivisme de Littré et d'Herbert Spencer* » ait empêché de « *donner une réponse satisfaisante aux grandes questions posées par la vie moderne* » montre la dimension élargie de l'approche anarchiste tentant de combiner esthétique et éthique, science et poésie ¹⁵. Cela rappelle aussi, à l'encontre d'une vulgate qui exécute le positivisme ou le néo-positivisme, combien est important l'apport d'Auguste Comte dans la réflexion humaine.

C'est précisément parce qu'Auguste Comte extirpe la science de la religion que les penseurs anarchistes critiquent son revirement mystique et métaphysique à la fin de sa vie. Ainsi, on peut dire que Reclus, Kropotkine et Metchnikoff (un autre géographe anarchiste) ne sont ni anti-positivistes, ni positivistes mais post-positivistes, gardant du comtisme le souci de rationalité mais lui ajoutant celui de l'esthétique.

3. La mésologie de Bertillon

C'est donc Louis-Adolphe Bertillon qui développe le concept de mésologie pour tenter d'en faire une science à part entière. Évoquer le personnage et son positionnement permet de voir pourquoi la reprise de la mésologie par Reclus, sa désuétude ultérieure et, parallèlement, le succès de l'écologie à partir de la fin du XIXe siècle s'expliquent notamment par des aspects idéologiques, dès cette époque.

Ami de Jules Michelet, lui-même en partie lié à la famille Reclus puisque son gendre se remarie avec une sœur Reclus, Louis-Adolphe Bertillon est proche du mouvement socialiste. D'après ses

¹⁰ *H&T*, t. I, p. 146.

¹¹ *La Philosophie positive*, 2-4, 1868, p. 160, cité par Dunbar (1978), op. cit., p. 49.

¹² *Fédéralisme, socialisme, antithéologisme* (1867), *Œuvres complètes*, I, p. 109.

¹³ Hauptmann Pierre (1980) : *La Philosophie sociale de P.-J. Proudhon*. Grenoble, P.U.G., 298 p., annexe « Comte vu par Proudhon », p. 183-196.

¹⁴ Kropotkine Pierre (1921) : *L'Éthique*. Rééd. Tops-Trinquier, 2002, 338 p., introduction et index par Marie Goldsmith, p. 15.

¹⁵ *Ib.*, p. 16.

fil, « *il admirait profondément le génie puissant de l'illustre Proudhon* »¹⁶. Il commence une carrière de médecin, soutient sa thèse en 1852, puis s'oriente vers la démographie. Il étudie notamment les causes de la mortalité dont il établit une typologie remarquable pour l'époque, et remarquée, tout en dénonçant les détracteurs de la vaccination (1857). Il participe à la création de l'École d'anthropologie, fondée à Paris en 1859 avec Paul Broca (1824-1880).

Autre Foyen célèbre, comme Élisée Reclus, Paul Broca, chirurgien, anatomiste, neurologue, linguiste et anthropologue, est un libre-penseur. Il critique la religion, l'armée, l'empire ainsi que l'expansion coloniale, et, contrairement à l'idée reçue, il n'est pas racialisé¹⁷. Bertillon et Broca ne rejoignent toutefois pas la Commune de Paris, contrairement à Reclus. Ils penchent pour Thiers, et ils mènent par la suite une carrière politique aux côtés de la gauche républicaine alors qu'Élisée Reclus, exilé en Confédération helvétique, maintient son engagement au sein de l'Association internationale des travailleurs (A.I.T.) et participe activement à la fondation du mouvement anarchiste organisé qui en est issu.

Paul Broca et Élisée Reclus se connaissent. Paul accompagne les frères Élie et Élisée en 1860 lors de leur excursion dans le massif du Pelvoux pour l'actualisation du guide Joanne¹⁸. Il entretient ensuite une correspondance avec Élisée, en 1868 au moins¹⁹. Quant à Bertillon alors qu'il est nommé inspecteur de l'établissement thermal d'Ussat, il fréquente également celui-ci au cours de l'été 1866, comme le raconte sa petite-nièce, car les membres de la famille « *y partagent de longues discussions avec le géographe Élisée Reclus* »²⁰. Il est donc possible que Reclus ait été alors directement informé de la mésologie par Bertillon lui-même. Il est également envisageable que les trois hommes — Reclus, Broca et Bertillon — se rencontrent ensuite à Paris, au cours des années situées avant la Commune, et qu'ils y poursuivent leurs discussions.

Louis-Adolphe Bertillon définit ainsi la mésologie : « *En effet, pour que ce mouvement qui constitue la vie puisse naître ; pour que, étant né, il se puisse se maintenir sans déviation, il faut que le corps vivant soit placé dans un milieu en harmonie avec sa constitution. La connaissance des conditions de ce milieu et des influences réciproques que chacun des deux termes exerce l'un sur l'autre, constitue un troisième point de vue, une troisième abstraction par rapport à laquelle devront être étudiées les diverses espèces de la série des êtres : c'est la science des milieux ou mésologie* »²¹. On peut déjà noter la communauté de vocabulaire entre Bertillon, Comte (dont il s'inspire) et Reclus (qui s'en inspire également) : « milieu », « conditions de milieu », « harmonie ». Bertillon étudie donc de manière interdisciplinaire les interactions entre l'homme et son milieu physique et socioculturel.

Comme il n'a pas oublié ses études de médecine, et probablement influencé par des savants comme Broca qui ont une approche très médicale de l'anthropologie, il y injecte de nombreuses considérations médicales. Ainsi, il écrit en 1860 que le traité d'Hippocrate « *peut passer pour le premier traité de mésologie* », ajoutant que « *si l'on remarque que tout être animé dépend de deux facteurs : l'ancêtre qui l'a créé, et le milieu qui le modifie (autrement dit le passé et le présent), on concevra combien il est utile d'isoler ces deux sciences : l'hérédité et la mésologie* »²².

¹⁶ Bertillon Jacques, Alphonse et Georges (1883) : *La vie et les œuvres du docteur L.-A. Bertillon*. Paris, Masson, 164 p., p. VI.

¹⁷ Monod-Broca Philippe (2001) : « Paul Broca, un cerveau méconnu ». *Biométrie humaine et anthropologie*, 19, 3-4, p. 127-134.

¹⁸ Ferretti (2011) : *Anarchici ed editori, reti scientifiche, editoria e lotte culturali attorno alla Nuova Geografia Universale di Élisée Reclus (1876-1894)*. Milan, Zero in condotta, 272 p., p. 126.

¹⁹ Hamonet Claude (2001) : « Paul Broca, inventeur oublié de l'anthropologie ». *Biométrie humaine et anthropologie*, 19, 3-4, p. 175-179, d'après une communication personnelle de M. Guesnon.

²⁰ Bertillon Suzanne (1941) : *Vie d'Alphonse Bertillon, inventeur de l'anthropométrie*. Paris, Gallimard, chap. 1.

²¹ Bertillon Louis-Adolphe (1860) : « Revue de biologie ». *Presse scientifique des deux mondes, revue universelle du mouvement des sciences pures et appliquées*, 1, p. 120.

²² Bertillon (1860), op. cit.

Au cours des années 1860-1870, Louis-Adolphe Bertillon s'efforce donc de propager le concept de mésologie dans différents milieux scientifiques, et il le fait avec un certain succès ²³.

4. La mésologie selon Élisée Reclus

Sous l'influence de Comte, de Bertillon et d'autres auteurs — comme les deux géographes Carl Ritter (1779-1859), dont il a suivi les cours à Berlin (à l'instar de Tourgueniev, Max Stirner ou Karl Marx), et Alexandre von Humboldt (1769-1859) —, Élisée Reclus se réfère souvent à la notion de « milieu ». Il le fait dès ses premiers écrits de géographe à partir de 1860 ²⁴.

Mais ce n'est que quelques années plus tard qu'il se réfère explicitement à la mésologie, dans son dernier livre, *L'Homme et la Terre*, en 1905. Il le fait alors d'emblée, dès les premières pages, soit au début du deuxième chapitre consacré aux « Milieux telluriques » dont l'épigraphe (« *chaque période de la vie des peuples correspond au changement des milieux* ») et les titres (« *classification des faits sociaux* », « *contraste des milieux* », « *l'homme lui-même est un milieu pour l'homme* »...) annoncent une approche combinatoire.

Après avoir décrit l'espèce humaine et exposé l'état des connaissances sur ses origines, il s'interroge sur ses capacités historiques d'adaptation aux conditions telluriques. C'est là qu'il introduit la mésologie. Il mentionne alors quelques auteurs de référence, mais pas du tout Bertillon ²⁵. En revanche, il cite Hippocrate, comme l'a fait Bertillon, ainsi que Montaigne, Bodin, Montesquieu et, plus près de lui, Drummond, De Greef et Ihering. Les trois premiers auteurs sont connus, les trois derniers moins, qu'il faut présenter en quelques mots.

Henry Drummond (1851-1897) est un évangéliste écossais et un naturaliste. Dans *The Ascent of Man* (1894), que cite Reclus dans ce passage, il défend l'idée de l'altruisme des espèces contre celle de la survie des plus forts. Cette thématique de l'entraide qui cherche à contrebalancer l'interprétation « gladiatrice » du darwinisme est impulsée par Léon Metchnikoff (1838-1888) dès 1886. Elle est discutée collectivement cette année-là avec Kropotkine et Reclus, puis approfondie par Kropotkine à partir de 1888, de concert avec Marie Goldsmith (1873-1933), une biologiste anarchiste, à partir de 1897.

Rudolf von Ihering (1878-1892) est un juriste allemand, fondateur de l'école moderne sociologique et historique de droit. Il est souvent cité par Reclus dans *L'Homme et la Terre*, en particulier à propos de l'histoire romaine.

Quant à Guillaume de Greef, sociologue et socialiste belge, proche des libertaires et ami de Reclus, il est connu pour son livre *Le Transformisme social, essai sur le progrès et le regress des sociétés* (1895, 1901). Dans son *Introduction à la sociologie* (1886-1889), il propose d'ériger la mésologie comme une branche introductive à la sociologie, chargée d'examiner les facteurs extérieurs à l'histoire.

Une fois exposées ces différentes références, Reclus estime qu'il ne suffit plus de constater « *d'une manière générale l'influence de la Nature sur l'Homme* », mais d'en cerner « *chacune des conditions particulières* » ²⁶. C'est, selon lui, à la science d'effectuer un tel travail. Il évoque alors la typologie que propose « *l'école de Le Play, avec Tourville et Demolins* », mais il en regrette le côté trop inscrit dans le présent alors que les faits sociaux comme les milieux varient. Il distingue donc « *les faits de*

²³ Bertillon Louis-Adolphe (1872) : « De l'influence du milieu ou Mésologie ». *La Philosophie positive*, IX, p. 309-320.
Jourdy M.-E. (1873) : « De l'influence du milieu ou Mésologie ». *La Philosophie positive*, X, p. 154-160.

²⁴ Contrairement à ce qu'affirme Christian Garnier dans « L'Histoire socio-politique du développement durable », conférence donnée le 14 janvier 2002 à l'Académie des Sciences morales et politiques. Par exemple dans l'introduction de *La Terre* (1868).

²⁵ Il ne le cite jamais dans les six volumes de *L'Homme et la Terre*.

²⁶ *H&T*, t. I, chap. II, p. 40-42.

nature », « que l'on ne saurait éviter » ajoute-t-il, et les faits qui « *appartiennent à un monde artificiel, que l'on peut fuir ou complètement ignorer* »²⁷.

À cette première distinction, il en superpose une seconde qui ne lui correspond pas exactement : les « *faits primordiaux* » (sol, climat, genre de travail et de nourriture, relations de sang et d'alliance, mode de groupement) et les « *faits secondaires* », inconnus des temps primitifs (salaire, patronage, commerce, circonscription d'État).

Ce faisant, et ce qui n'a pas toujours été bien perçu, Élisée Reclus trace une réflexion anthropo-géographique sur la civilisation humaine en remettant en question l'opposition entre peuples dits primitifs et peuples dits civilisés, ou, plus exactement, en critiquant le passage supposé nécessaire des uns aux autres. Car en fonction des histoires comme des géographies, l'évolution peut être différente, l'humanité plurielle n'en étant pas moins une sous la bannière de cette condition commune.

En étudiant dans la foulée la question de l'adaptation de l'être humain au froid ou à la chaleur, Reclus reste dans le sillage référentiel de Bertillon. Il esquisse une géo-éthologie avant la lettre, critiquant au passage les théories de Gobineau sur la supériorité du « groupe blanc », et de ses capacités à s'adapter partout. Après une centaine de pages remplies de descriptions prodigieusement variées sur différents peuples et différents milieux, le chapitre se conclut par l'évocation d'une troisième distinction, celle du « *milieu-espace* » et du « *milieu-temps* ».

Dans ce passage devenu fameux, Élisée Reclus part des principales caractéristiques du milieu naturel (« froidure et chaleur », « sécheresse et humidité », « montagnes et steppes », « forêts », « îles, marais, lacs », « fleuves », « mers ») pour conclure que « *l'homme lui-même est un milieu pour l'homme* »²⁸.

Pour Élisée Reclus, le « *milieu général se décompose en éléments innombrables* ». Il y distingue le « *milieu-espace* », ou « *milieu par excellence* », « *appartenant à la 'nature extérieure'* » (concept véhiculé par Bakounine), ou encore « *ambiance* » (notion héritée de Newton, voire de Leibniz, développée par Comte puis, dans un sens physiologico-sociologique par Claude Bernard) ou « *milieu statique primitif* ».

S'y insère le « *milieu dynamique* », combinaison complexe de « *phénomènes actifs* », où la « *marche des sociétés* » est composée de « *poussées progressives ou régressives* » (notion utilisée par Proudhon à partir de Vico). Le raisonnement de Reclus s'appuie probablement sur la typologie du zoologue proto-positiviste de Blainville qui distingue deux modes généraux d'analyse de la matière, lui-même hérité de Cuvier : statique (éléments et principes, disposition intime ou structure, forme extérieure...) et dynamique (activités de composition et de décomposition)²⁹.

En somme, il s'agit de « *forces premières ou secondes, purement géographiques ou déjà historiques, variant suivant les peuples et les siècles* »³⁰. La « *dynamique* » reclusienne s'avère très proche de ce que Proudhon appelle le « mouvement », une notion centrale dans son œuvre quoique insuffisamment explorée par les analystes.

C'est cette « *dynamique* » du « *milieu-espace* » et du « *milieu-temps* » qui constitue la « *civilisation* », comme Reclus le remarque presque incidemment : l'ensemble des « *nécessités de l'existence* » agit et réagit « *sur le mode de penser et de sentir* », « *créant ainsi, pour une grande part, ce qu'on appelle 'civilisation', état incessamment changeant d'acquisitions nouvelles, mêlées à des survivances plus ou moins tenaces. En outre, le genre de vie, combiné avec le milieu, se complique...* »³¹. On notera au passage l'utilisation par Élisée Reclus de la notion de « genre de vie », habituellement considérée comme relevant typiquement de la géographie vidalienne.

²⁷ *Ib.*, p. 41-42.

²⁸ *Ib.*, p. 119.

²⁹ *Cours de physiologie générale et comparée* (1833).

³⁰ *H&T*, t. I, chap. II, p. 117.

³¹ *Ib.*, p. 116.

Il n'a pas été assez souligné, cependant, à quel point il rattache d'emblée, avant même leur description, son raisonnement géographique à l'histoire, et réciproquement. C'est ce qu'exprimait sa première phrase articulée sur une citation de Drummond : « *L'inégalité des traits planétaires a fait la diversité de l'histoire humaine et chacun de ces traits a déterminé son événement correspondant au milieu de l'infinie variété des choses* »³². Le déterminisme est ici immédiatement contrebalancé par la variété. Un tel programme est conforme à l'épigraphe de l'œuvre annonçant que « *la Géographie n'est autre chose que l'Histoire dans l'Espace, de même que l'Histoire est la Géographie dans le Temps* ».

À la fin du chapitre, Reclus évoque les propos de deux historiens, Michelet et Taine. Du premier, il rappelle que « *si l'histoire commence d'abord par être 'toute géographie'* » en ajoutant que « *la géographie devient graduellement 'histoire' par la réaction continue de l'homme sur l'homme* »³³. Du second, il regrette que, malgré « *sa pénétrante sagacité* », il se borne « *à décrire les milieux et les âges immédiatement rapprochés pour interpréter les faits et les caractères* »³⁴. Pour Reclus, il faut au contraire combiner le temps long (comme on dirait de nos jours) et le temps court, ainsi que toutes les échelles. « *La croyance de l'individu, du groupe, de la peuplade ou de la nation prend ensuite le caractère spécial que lui imposent le milieu géographique primitif et le milieu historique, secondaire et complexe* »³⁵.

Ainsi, « *l'histoire de l'humanité dans son ensemble et dans ses parties ne peut donc s'expliquer que par l'addition des milieux avec 'intérêts composés' pendant la succession des siècles ; mais pour bien comprendre l'évolution qui s'est accomplie, il faut apprécier aussi dans quelle mesure les milieux ont eux-mêmes évolué, par le fait de la transformation générale, et modifié leur action en conséquence* »³⁶. Reclus prend alors les exemples des glaciers qui avancent ou qui reculent, des fleuves plus ou moins maîtrisés, les finisterres qui peuvent se transformer en point de départ, ou les plaines forestières qui deviennent riches quand elles sont débroussaillées.

Le pluriel attribué par Reclus aux milieux est essentiel. Il fait écho à un constat que fait pratiquement à la même époque, et sans que l'un ou l'autre ne se cite, Georges Palante (1862-1925), sociologue, individualiste et sur certains points proche de l'anarchisme, lorsque celui-ci écrit : « *D'ailleurs, quand on parle de l'adaptation au milieu, on simplifie trop la question. Autour de l'individu, il n'y a pas un milieu : il y a des milieux, des cercles sociaux et antagonistes qui s'entrecroisent et luttent les uns contre les autres. Quel est celui que l'individu choisira pour s'y adapter ?* »³⁷. Le sociologue inspiré par Proudhon Georges Gurvitch (1894-1965) reprendra finalement ce constat de Palante en rappelant que « *d'une part, il n'y a pas un mais des déterminismes, lesquels sont, comme les rationalismes de Bachelard, 'régionaux', d'autre part, diverses formes de liberté contrarient ces déterminismes* »³⁸.

5. Mésologie et géographie sociale

Avant qu'Élisée Reclus ne théorise cette idée dynamique du milieu, Léon Metchnikoff distingue « trois milieux » : fluvial ou potamique, méditerranéen ou thalassique, et océanique ou universel³⁹. Sur cette base, il divise l'histoire mondiale en trois périodes. La première, des « temps anciens », à partir du IX^e siècle environ avant l'ère chrétienne, articule les civilisations potamiques, qu'il traite plus particulièrement dans son livre (Égypte, Mésopotamie, Inde, Chine). La deuxième est dite des « temps moyens ». La troisième, qui concerne les civilisations

³² Ib., p. 39.

³³ Ib., p. 116.

³⁴ Ib., p. 118.

³⁵ Ib., chap. V, p. 292.

³⁶ Ib., chap. II, p. 119.

³⁷ *Précis de sociologie* (1901). Palante Georges (2004) : *Œuvres philosophiques. Préface de Michel Onfray*, Paris, Coda, 896 p., p. 51.

³⁸ Maillard (2005), op. cit., p. 201.

³⁹ *La Civilisation et les grands fleuves historiques* (1889).

océaniques, s'ouvre avec « l'époque atlantique », depuis la découverte de l'Amérique jusqu'au XIXe siècle, et « l'époque universelle » démarre au XIXe siècle.

Au-delà de constats obsolètes ou de raisonnements dépassés, nul doute que l'approche géo-historique menée par Metchnikoff et théorisée par Reclus mériterait d'être reprise et étayée. D'une certaine façon, c'est que ce fait l'actuel courant d'histoire environnementale, mais en oubliant les bases théoriques de ces pionniers.

Reclus s'éloigne donc des facteurs physiologiquement déterminants. Simultanément, les travaux de Bertillon, à l'instar de Broca, se concentrent sur une vision sanitaire, éthologique et physiologique de la société considérée sous un angle démographique.

Dans la préface de *L'Homme et la Terre* (1905), il propose alors, à partir de la mésologie, une définition de la « géographie sociale » : « Certes je savais d'avance que nulle recherche ne me ferait découvrir cette loi d'un progrès humain dont le mirage séduisant s'agite sans cesse à notre horizon, et qui nous fuit et se dissipe pour se reformer encore. (...) Non, mais nous pouvons reconnaître le lien intime qui rattache la succession des faits humains à l'action des forces telluriques : il nous est permis de poursuivre dans le temps chaque période de la vie des peuples correspondant au changement des milieux, d'observer l'action combinée de la Nature et de l'Homme lui-même réagissant sur la Terre qui l'a formé. (...) La "lutte des classes", la recherche de l'équilibre et la décision souveraine de l'individu, tels sont les trois ordres de faits que nous révèle l'étude de la géographie sociale et qui, dans le chaos des choses, se montrent assez constants pour qu'on puisse leur donner le nom de "lois" »⁴⁰.

La distinction de ces trois lois, qui n'évoluent pas toutes sur le même plan, constitue l'un des apports capitaux de la pensée reclusienne. D'emblée, Reclus se situe moins sur un plan spatial que sur un plan cosmologique, ou, plus exactement, bien qu'il ne cite pas le terme, écouménal. C'est ce qu'expriment les termes choisis (« forces telluriques », « vie des peuples », « changement des milieux », « faits humains », « action combinée de la Nature et de l'Homme »).

Le choix de l'expression de « géographie sociale » par Reclus n'est pas neutre. Elle se distingue de l'expression de « géographie humaine ». Rappelons que c'est Louis Raveneau (1865-1937), secrétaire de l'influente revue académique des *Annales de Géographie* fondée en 1891, qui se réfère le premier à celle-ci, en 1892, lorsqu'il commente l'*Anthropogéographie* de Friedrich Ratzel (1844-1904).

D'après Gary Dunbar, l'expression de « géographie sociale » apparaît pour la première fois en 1884 sous la plume de Paul de Rousiers (1857-1934), à l'occasion d'un compte-rendu du volume « Europe » de la *NGU* écrit par Élisée Reclus, et qu'il publie dans la revue leplaysienne, *La Réforme sociale*⁴¹. D'après Howard Andrews et Vincent Berdoulay, son occurrence serait même antérieure. Elle daterait de 1873 sous la plume d'H. Gougeon dans son *Essai sur l'enseignement de la géographie*, un rapport transmis à Pierre Émile Lévassier (1828-1911) alors membre du Conseil de l'éducation nationale et grand artisan d'une refonte de l'enseignement de la géographie dans l'école primaire et secondaire en France après la débâcle contre la Prusse⁴².

De Rousiers est un sociologue qui s'intéresse à la condition ouvrière et au syndicalisme⁴³. Il fait partie du cercle animé par un autre sociologue leplaysien, Edmond Demolins (1852-1907), pédagogue et fondateur de l'École des Roches, qui reprend cette idée de « géographie sociale » dans différents articles de *La Revue sociale*, à propos ou non de Reclus. Il l'utilise d'ailleurs pour intituler les cours qu'il donne en 1897-1898 sur la *Géographie sociale et la France*, qu'il cherche, à partir de 1896, à établir par le biais de questionnaires sous la forme d'une typologie de régions caractérisées par leur mode d'exploitation agricole.

⁴⁰ *H&T*, Préface.

⁴¹ Dunbar (1996) : « Early occurrences of the term "social geography" ». *The History of Geography*, New York, Utica, chap. 6, p. 46-52.

⁴² Andrews Howard (1985) : « Early uses of the term 'social geography' : H. Gougeon's *Essai sur l'enseignement de la géographie* (1873) : a note ». *Scottish Geographical Magazine*, 101-3, p. 179-182. Berdoulay (1995), op. cit., p. 170.

⁴³ Savoye Antoine (1988) : « Paul de Rousiers, sociologue et praticien du syndicalisme ». *Cahiers Georges Sorel*, 6, p. 52-77.

Paul De Rousiers, Edmond Demolins et quelques autres sociologues se séparent de la « Société d'économie sociale » pour créer la revue *La Science sociale* en 1886. À la différence des leplaysiens traditionnels, ils proposent une approche des sociétés souvent spatialisée, et assez proche de la géographie. Pour eux, « *le pays fait l'objet d'un choix délibéré comme cadre pertinent d'enquête* »⁴⁴. Dans sa *Vie américaine* (1892), De Rousiers met ainsi l'accent « *sur les déterminants géographiques (le « lieu») de la vie sociale* »⁴⁵.

Élisée Reclus connaît Edmond Demolins. Il est en contact avec lui, sans partager totalement son approche. Il peut être élogieux, mais aussi critique⁴⁶. Beaucoup de choses séparent en effet l'école leplaysienne, voisine d'un catholicisme social plus ou moins réformateur, du courant anarchiste incarné par Reclus. Par ailleurs, les sociologues leplaysiens des deux tendances se rapprochent de la géographie vidalienne, tandis que Vidal lui-même entre, à partir de 1904, en collaboration avec De Rousiers et *La Réforme sociale*.

Rappelons qu'à la fin du XIXe siècle, le terme de social revêt un côté sulfureux, ne serait-ce que parce qu'il évoque le redouté socialisme. Il suffit de songer aux joutes intellectuelles qui se déroulent dans le champ de la sociologie à ce propos. Les années 1890 voient ainsi paraître en France des ouvrages aux titres révélateurs : *Le socialisme devant la science sociale* (Edmond Demolins, 1892), *Socialisme et science positive* (Enrico Ferri, 1896), *Le socialisme et la science sociale* (Gaston Richard, 1896), *Socialistes et sociologues* (Jean Bourdeau, 1905) ou encore *Le socialisme et la sociologie réformatrice* (Alfred Fouillée, 1909)⁴⁷.

Lors du premier congrès de l'Institut International de Sociologie, le 3 octobre 1894, Enrico Ferri (1856-1929), socialiste marxiste italien, conclut même son intervention par « *la sociologie sera socialiste ou ne sera pas* »⁴⁸. À quoi renchérit le positiviste Eugène de Roberty (1843-1915) : « *La fortune du socialisme est étroitement liée à celle de la sociologie naissante. S'il lui arrive jamais de méconnaître ou de briser ces liens, un nouveau mouvement surgira, plus logique, qui se mettra au service de la vérité trahie par les socialistes, mais démontrée par les faits de l'expérience* »⁴⁹.

Ce n'est donc pas un hasard si, à l'expression de « géographie sociale » qu'utilise Élisée Reclus à partir de 1895, Vidal de la Blache, partisan de Thiers et politiquement conservateur, préfère finalement, et pratiquement à la même époque, celle de « géographie humaine ». Ce choix est décisif, car, ultérieurement conforté par des géographes comme Jean Brunhes, il s'imposera dans la discipline géographique, le monde académique et le vocabulaire courant.

6. Élisée Reclus, critique de Haeckel

Dans *Les Principes de géographie humaine* (1922), Vidal de la Blache attribue le concept de milieu à Hippolyte Taine, Alexandre von Humboldt, Charles Darwin et Ernst Haeckel⁵⁰. Il ne mentionne pas Reclus ni la mésologie. Mais contrairement à ce qu'il croit, Ernst Haeckel (1834-1919) ne

⁴⁴ Ozouf-Marignier Marie-Vic (2003) : « La monographie de 'pays' : le conflit entre science leplaysienne et géographie autour d'un monopole (1890-1910) ». *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2-9, p. 13-35.

⁴⁵ Savoye (1988), op. cit., p. 58.

⁴⁶ Berdoulay (1995) : *La Formation de l'école française de géographie, 1870-1914*. Paris, C.T.H.S., 260 p., p. 170. Par exemple, critique par Reclus du livre de Demolins *Les Français d'aujourd'hui* dans *L'Humanité nouvelle*, 3, 1893, p. 628-632.

⁴⁷ Pérignon Sylvain (1969) : « Note sur la sociologie positiviste et le « socialisme philosophique » au XIXe siècle ». *L'Homme et la société*, 14, p. 179-185, p. 180.

⁴⁸ *Annales de l'Institut International de Sociologie*, t. I, Paris, Giard & Brière, p. 167. Cf. Pérignon (1969), op. cit. p. 180.

⁴⁹ *Ib.*, t. VIII.

⁵⁰ Vidal de la Blache Paul (1922) : *Les Principes de géographie humaine*. Paris, Armand Colin, 328 p., p. 6-7, 26 et 103-104.

parle pas de « milieu » mais plus précisément d'« environnement »⁵¹. En effet, il utilise non pas *Umwelt* (« milieu »), malgré l'usage qu'en faisait déjà Goethe (qui a suivi les travaux de Bainville sur le milieu), mais *Umgebung* ou *umgebende Aussewelt*⁵². Quant à son traducteur en français, il rend cet *Umgebung* en « milieu qui les environne » (les = les espèces).

L'erreur de Vidal ne vient probablement pas d'une interprétation de cette traduction française en provenance de l'allemand, mais d'une transition par l'anglais puisqu'il évoque « *ce mot de milieu ou d'environnement selon l'expression anglaise* »⁵³. Il renvoie également au concept d'« *external conditions* » qui a été formulé par Darwin, lequel n'utilise pas le terme d'« environnement » et que son traducteur français rend par « conditions de milieux »⁵⁴. À propos de ce mot anglais d'« *environment* », il semble d'ailleurs qu'il ait été choisi par Herbert Spencer pour traduire le mot français de « milieu », tandis que J. H. Campe le traduit correctement par « *Umwelt* » en allemand dès 1811.

Autrement dit, pour Vidal, milieu et environnement, c'est la même chose. Cette confusion proposée par l'influent maître académique de la géographie française n'est pas sans conséquences épistémologiques, d'autant que c'est probablement lui qui introduit ce mot d'environnement en France et en français. Mais ce terme, qui nous est désormais familier, véhicule une enveloppe d'extériorité que n'a précisément pas la notion de « milieu ». De fait, Élisée Reclus ne lâche pas la notion de milieu, et n'utilise jamais celle d'environnement.

Car Paul Vidal de la Blache et Élisée Reclus n'ont pas exactement la même approche de la question. Certes il existe des convergences. En parlant du milieu comme « *l'intime solidarité qui unit les choses et les êtres* », on peut se demander si Vidal n'a pas pioché cette expression chez Reclus, qu'il ne cite pas. Mais leur réflexion ne s'effectue pas sur les mêmes bases. Alors que la notion reclusienne est essentiellement dynamique, combinant le « milieu-espace » et le « milieu-temps », Vidal élargit la notion de « milieu naturel » en « milieu géographique » dans lequel l'homme est partie prenante⁵⁵. L'hypothèse darwinienne du « milieu » considéré comme un facteur de causalités parmi d'autres se transforme chez lui en une donnée statique dont la réalité n'est plus à prouver. Il reste donc à la géographie vidalienne de pratiquer un exercice déductif de ce principe dans chaque région.

La différence entre les deux géographes se retrouve dans leur rapport à l'écologie formulée par Haeckel : favorable pour le premier, défavorable pour le second. Toujours dans *Les Principes de géographie humaine* (1922), Vidal se réfère ainsi à l'« *œcologie* » d'Haeckel — qu'il cite avec Ratzel dès le début de son livre, avant même Darwin. Pour lui, cette « *œcologie* », a fait passer la géographie botanique à la géographie de l'ensemble des espèces vivantes, animaux et hommes compris. C'est, selon lui, la « *science qui étudie "les mutuelles relations de tous les organismes vivants dans un seul et même lieu, leur adaptation au milieu qui les environne"* ». Elle révèle un « *environnement* » en tant qu'« *idée essentiellement géographique : celle d'un milieu composite doté d'une puissance capable de grouper et de maintenir ensemble des êtres hétérogènes en cohabitation et corrélation réciproque* »⁵⁶.

Vidal place clairement « l'œcologie » dans la sphère des « *recherches de la géographie botanique* ». Il affirme aussi, et immédiatement, qu'on peut l'élargir aux « *animaux doués de locomotion, [à] l'homme avec son intelligence* ». Avant lui, le naturaliste Eugen Warming (1841-1924), protestant actif et convaincu, anti-prussien, « national-conservateur » explicitement hostile au socialisme et à

⁵¹ Nicolas-O. G., Guanzini C. (1988) : « Paul Vidal de la Blache, géographie et politique ». *Ératosthène-Méridien*, 1, 84 p., p. 72.

⁵² Haeckel Ernst (1879) : *Natürliche Schöpfungsgeschichte*. Berlin, Reimer, 7^e édition refondue et augmentée, 718 p., traduit en français par Charles Letourneau, *Histoire de la création des êtres organisés*, Paris, Schleicher, 1903.

⁵³ « *Si l'on réfléchit à tout ce qu'implique ce mot de milieu ou d'environnement selon l'expression anglaise, à tous les fils insoupçonnés dont est tissée la trame qui nous enlace, quel organisme vivant pourrait s'y soustraire ?* ». Vidal (1922), op. cit., p. 7.

⁵⁴ Edmond Barbier, traducteur de *L'Origine des espèces*, Paris, Schleicher, 1907.

⁵⁵ Nicolas-O., Guanzini (1988), op. cit., p. 23.

⁵⁶ Vidal (1922), op. cit., p. 7.

l'anarchisme⁵⁷, avait déjà réussi à remplacer l'expression jusque-là habituelle de « géographie des plantes » par « œcologie ». Il le fait en particulier lors de la traduction en anglais (1909) de son livre d'abord écrit en danois (*Plantensamfund*, 1895) puis en allemand (1896, *Ökologischen Pflanzengeographie*) : *Ecology of Plants* (rédigé avec Martin Vahl)⁵⁸.

En revanche, Élisée Reclus ne mentionne pas l'écologie. Il n'en parle pas, et il n'utilise pas le terme. Pourquoi ? Esprit curieux, grand scientifique à l'affût des innovations intellectuelles et doté d'un vaste réseau d'informateurs, il n'a pas pu, en effet, ignorer son existence. Si l'on part du constat qu'il connaît Haeckel, puisqu'il le cite à plusieurs reprises, il faut en trouver les raisons.

Il critique l'approche du savant prussien. Dans une correspondance de 1888, il écrit : « *Et maintenant, je vous le demande, pourquoi ne décidez-vous pas vous-même s'il est vrai — oui ou non — que dans tout organisme la cellule obéit à ses affinités ? Vous n'avez pas besoin, pour vous faire une opinion, d'opposer naturaliste à naturaliste (Haeckel à de Lanessan). Tous sont d'accord au fond, quels que soient les sophismes qu'ils mettent en avant pour justifier les inégalités dont ils profitent, car d'ordinaire chacun professe la moralité de son intérêt. Un professeur qui fait partie, comme Haeckel, de la "garde du corps" des Hohenzollern, ou bien un autre professeur qui veut soumettre les hommes à la domination des savants, comme Huxley, peuvent, tant qu'il leur plaira, opposer la tête au ventre, le fluide nerveux à la lymphe ; ils sont bien tenus de déclarer aussi que la cellule, comparable à l'homme dans la société, s'associe et se dissocie sans cesse (...)* »⁵⁹.

La critique de Reclus porte ici sur deux plans. D'une part, il récuse toute hiérarchisation des éléments et des phénomènes naturels. D'autre part, à partir de là, il considère que la non-hiérarchisation a pour corollaire « l'affinité », terme chéri par les anarchistes, surtout ceux de cette époque comme le rappelle bien un couplet de l'Internationale. Dans la foulée, il remet Haeckel, ou d'autres savants, à leur place, celle qu'ils occupent au sein de l'élite dirigeante. Il rappelle ainsi que, sous les apparences de la neutralité scientifique, existent des valeurs sociales qu'il convient de prendre en compte pour ne pas se leurrer.

Dans le sixième et dernier tome de *L'Homme et la Terre*, il conclut ainsi son chapitre X consacré à « La religion et la science » en revenant sur Haeckel. Évoquant les débats qui opposent des savants au Congrès des naturalistes qui s'est tenu à Munich le 18 septembre 1877, il met dos-à-dos le prétendu progressisme de Rudolph Virchow (1821-1902) — médecin, fondateur du Parti progressiste allemand, député de Prusse (1862-1902) et du Reichstag (1880-1893), affirmant que « *le darwinisme mène au socialisme* » — et la réplique que lui oppose Haeckel. « *Haeckel et, avec lui, tous les disciples de Darwin présents au congrès, prétendirent que la théorie préconisée par lui portait le coup de grâce aux socialistes* »⁶⁰.

En effet, Virchow alerte les dirigeants bismarckiens, dont il soutient le *Kulturkampf*, concept que lui-même a proposé en 1872, sur le risque socialiste qu'induit le darwinisme, et récuse son enseignement⁶¹. De leur côté, Haeckel et Oscar Schmidt, partisans de l'inégalité des nations en fonction de l'inégalité raciale, affirment l'incompatibilité entre l'aspiration égalitaire du socialisme et la loi de l'hérédité. Pour Haeckel, « *c'est un fait qu'il n'y a aucune doctrine scientifique qui proclame plus ouvertement que la théorie de l'évolution que l'égalité des individus, vers laquelle le socialisme tend, est une impossibilité ; que cette égalité chimérique est une contradiction absolue avec la nécessité et, en fait, l'inégalité universelle des individus* »⁶².

Et Reclus de conclure : « *Malgré les objurgations de Virchow et d'Haeckel, l'histoire continua son cours, et le socialisme fit son entrée dans le monde parallèlement au darwinisme qui pénétrait dans la science. Les deux*

⁵⁷ Prytz Signe (1984) : *Warming – botaniker og rejsende*. Lynge, Bogan. 198 p.

⁵⁸ Martin Vahl (1869-1946), théologien à l'origine, est un géographe et botaniste danois.

⁵⁹ Lettre de juin 1888 d'Élisée Reclus à Georges Renard (1847-1930), auteur d'un *Essai sur le socialisme*. Citée par : Reclus Paul (1939) : *Biographie d'Élisée Reclus*, rééditée in (1964) : *Les frères Élie et Élisée Reclus - ou du Protestantisme à l'Anarchisme*. Paris, Les Amis d'Élisée Reclus, 212 p., p. 122.

⁶⁰ *H&T*, t. VI, p. 430.

⁶¹ Tort Patrick (1983) : *La Pensée hiérarchique et l'Évolution*. Paris, Aubier, 556 p., p. 51-58.

⁶² Haeckel Ernst (1879) : *Les Preuves du transformisme, réponse à Virchow*. Paris, G. Baillière, 166 p., p. 110. Ferri Enrico, La Monte R.R. (2006) : *Socialism and modern science (Darwin, Spencer, Marx)*. Echo Library, 116 p., p. 7.

*révolutions se sont parfaitement accordées, et nombreux sont les savants qui nous expliquent, après coup, pourquoi il devait en être ainsi. Il ressort du moins de l'incertitude de leurs prophéties que les pédants groupés en caste intéressée ne représentent nullement la science, et que celle-ci se développe sans leur concours officiel dans les mille intelligences des hommes qui cherchent isolément, passionnés seulement pour le vrai »*⁶³.

7. Haeckel et son héritage

Le personnage d'Haeckel est davantage que le simple créateur du terme d'écologie en 1866. Partisan du darwinisme dans une optique social-darwinienne, il jette un certain nombre de bases philosophiques et déploie une activité importante qui influence milieux scientifiques et politiques. Constatant un parallélisme rigoureux entre le développement individuel des organismes (ontogénèse) et l'histoire des groupes d'êtres vivants (phylogénèse), il en découle, selon lui, « *ce graduel développement de l'âme humaine chez chaque individu à un même développement graduel de l'âme dans le genre humain tout entier, et même dans le groupe des vertébrés* »⁶⁴. L'esprit étant selon lui intégré à la matière, Haeckel prêche alors pour une « *nouvelle religion naturelle* » : le monisme.

Selon le philosophe Dominique Lecourt, le monisme consiste en une nouvelle version du romantisme qui prend son essor « *sous la plume du disciple de Charles Darwin, Ernst Haeckel (...). Si l'homme n'est que l'histoire passée de l'Univers, le descendant d'êtres unicellulaires via le singe, son "âme" ou son "esprit" apparaît comme une réalité intégralement naturelle, au sens biologique : une propriété plus ou moins développée de son cerveau. Il n'y a dans la nature qu'une réalité : monisme* »⁶⁵.

Selon l'historien Daniel Gasman, « *pour les monistes, le caractère le plus pernicieux de la civilisation bourgeoise européenne fut peut-être l'importance exagérée qui était accordée à l'idée de l'homme en général, à son existence et à ses talents, et à la croyance que grâce à ses facultés rationnelles, uniques, l'homme pourrait recréer le monde et apporter universellement un ordre plus harmonieux et plus éthique. [L'humanité n'était pour eux qu'une] insignifiante créature, vue comme une partie et mesurée par rapport à l'immensité du cosmos et des écrasantes forces de la nature* »⁶⁶.

Ernst Haeckel assure la jonction entre une conception écolo-naturaliste, ésotérique et social-darwiniste du monde et une conception optimiste de la technique et du progrès. Il propose « *un retour à la naturalité* » et un « *ordre social naturel* » adapté aux lois éternelles de la naturalité, interprétées des découvertes de Darwin. Il prône l'eugénisme et la peine de mort comme instrument de sélection. Il fait préfacier son livre sur *Le Monisme* (1897) par Georges Vacher de Lapouge (1854-1936), alors marxiste, membre du Parti ouvrier français de Jules Guesde et qui se rendra célèbre pour ses positions racialistes et aryanistes⁶⁷. Dans cette préface Vacher de Lapouge suggère ainsi de remplacer la devise « *liberté, égalité, fraternité* » par celle de « *déterminisme, inégalité, sélection* »⁶⁸.

Haeckel croit dans la supériorité de la « *race nordique* », et il s'oppose à tout « *métissage* ». Son nationalisme devient fanatique au cours de la première guerre mondiale, et il revêt des accents antisémites lorsqu'il critique la République des Conseils de Bavière de l'après-guerre. Pour Daniel

⁶³ H&T, t. VI, p. 431.

⁶⁴ Haeckel Ernst (1879) : *Natürliche Schöpfungsgeschichte, gemeinverständliche wissenschaftliche Vorträge über die Entwicklungslehre im Allgemeinen und diejenige von Darwin, Goethe und Lamarck im Besonderen*. Berlin, G. Reimer, 718 p., p. 197 et 668. Cité par Nicolas-O. G. et Guanzini (1988) : « Paul Vidal de la Blache, géographie et politique ». *Ératosthène-Méridien*, 1, 84 p., p. 22.

⁶⁵ Lecourt Dominique (1994) : « La pensée occidentale à l'épreuve de l'environnement ». *Les paradoxes de l'environnement - Responsabilité des scientifiques, pouvoir des citoyens*, Paris, Albin Michel, 178 p., p. 151-161.

⁶⁶ Gasman Daniel (1971) : *The scientific origins of national socialism : social darwinism in Ernst Haeckel and the German Monist League*. New York, American Elsevier, p. 33.

⁶⁷ Sur Vacher de Lapouge, cf. par exemple Clark Linda (1988) : « Le darwinisme social en France ». *La Recherche*, 196, p. 192-200, p. 197-199.

⁶⁸ Vacher de Lapouge Georges (1897) : « Préface ». *Le Monisme*, E. Haeckel, Schleicher, p. 2.

Gasman, Haeckel « contribua à cette variété spéciale de la pensée allemande qui servit de pépinière au national-socialisme. Il devint l'un des principaux idéologues allemands du racisme, du nationalisme et de l'impérialisme. (...) On doit totalement à Haeckel la création d'un social-darwinisme teinté de racisme en Allemagne. Ses idées ont servi à unifier dans un même corps idéologique les tendances racistes, impérialistes, romantiques, anti-sémites et nationalistes. (...) C'est Haeckel qui apporta tout le poids de la science là où le Volkisme était essentiellement irrationnel et mystique »⁶⁹. Peu de temps avant sa mort, Haeckel adhère même à la fameuse société secrète de Thulé qui joue un rôle clef dans l'ascension du nazisme.

En outre, il ne s'agit pas d'un personnage isolé. Ses disciples, qu'ils soient pionniers de l'écologie scientifique ou non, modèlent profondément la pensée des générations futures en associant étroitement la thématique du monde naturel avec des options sociales conservatrices. Ils prennent certes leur distance vis-à-vis de la croyance dans le progrès et la technique prônée par Haeckel, mais, en revanche, ils approfondissent la dimension naturaliste de sa pensée pour développer le principe d'organisme et celui de la philosophie de la vie.

Les monistes mélangent ainsi leur anti-humanisme avec les motifs *völkisch* d'anti-industrialisation et d'anti-urbanisation par le biais d'un croisement entre des catégories biologiques et des catégories sociales, sur fond pseudo-scientifique de racisme et d'eugénisme. Le biologiste Raoul Heinrich Francé (1874-1943), autre membre fondateur de la Ligue moniste, élabore ainsi le concept de *Lebensgesetze*, ou « lois de la vie », par lesquelles l'ordre naturel est censé déterminer l'ordre social. Il s'oppose au métissage considéré comme « non-naturel ».

Son collègue Ludwig Woltmann (1871-1907), autre étudiant de Haeckel, insiste sur une interprétation biologique de tous les phénomènes sociaux, culturels et économiques. Cet ex-marxiste converti au social-darwinisme, mais qui garde du marxisme une « vision du monde » et une partie de son « matérialisme », met l'accent sur la supposée relation entre la pureté de l'environnement et la « pureté raciale ». Il fonde la *Politisch-Anthropologische Revue* (1902). « Woltmann eut une attitude négative envers l'industrialisation moderne. Il proclama que le changement d'une société rurale à une société industrielle avait accéléré le déclin de la race. Contrairement à la nature, qui avait engendré les formes harmoniques du germanisme, il y avait des grandes villes, diaboliques et inorganiques, détruisant les vertus de la race »⁷⁰. Otto Hauser (1876-1942), son disciple, poursuit ses spéculations racialistes.

Woltmann, Hauser, Günther, Clauss et d'autres encore forment ainsi une longue chaîne réactionnaire, avec leurs homologues non allemands comme Chamberlain ou Gobineau, qui conduit aux atrocités des nazis, lesquels revendiquent d'ailleurs explicitement leur héritage intellectuel. Haeckel n'est donc pas cette figure un peu météorite ou trop scientifique qui se serait contentée de créer un néologisme, celui d'écologie, et de tout laisser en plan. Sa pensée, sa démarche scientifique et ses positions vont bien au-delà. Elles pavent le chemin du naturalisme intégriste et de l'écofascisme.

Parmi les autres héritiers intellectuels d'Haeckel figure le géographe Friedrich Ratzel (1844-1904), théoricien de l'État considéré comme un organisme vivant et de son *Lebensraum*. On trouve également le biologiste sud-africain Jan Christiaan Smuts (1870-1950), inventeur du holisme (1926) ou le botaniste et social-darwinien Frederic Clements (1820-1903), partisan de Herbert Spencer⁷¹. C'est d'ailleurs contre leurs idées holistiques que le botaniste britannique Arthur Georges Tansley (1871-1955) bâtit le concept d'écosystème⁷².

⁶⁹ Gasman (1971), op. cit., p. xvii- xxiii.

⁷⁰ Mosse George (1964) : *The crisis of German ideology : Intellectual origins of the Third Reich*. New York, Grosset & Dunlap, 374 p., p. 101.

⁷¹ Worster Donald (1998) : *Les Pionniers de l'écologie*. Paris, Sang de la terre, 416 p., p. 234, éd. or. 1985, *Nature's economy : a history of ecological ideas*.

⁷² Tansley Arthur (1935) : « The use and abuse of vegetational concepts and terms ». *Ecology*, 16-3, p. 284-307 ; cité par Deléage Jean-Paul (1991) : *Histoire de l'écologie, une science de l'homme et de la nature*. Paris, La Découverte, 336 p., p. 119 ; et par Drouin Jean-Marc (1993) : *L'Écologie et son histoire*. Paris, Flammarion, 222 p., p. 92.

*

Pour Élisée Reclus, comme pour d'autres d'ailleurs, l'être humain est inséparable de la nature puisqu'il en est issu. Cependant, dans son célèbre épigraphe « *l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même* », il ne s'agit plus seulement de la nature en soi, mais déjà d'autre chose. C'est enfin l'humanité prenant conscience d'elle-même en tant que telle, comme le dit Reclus à la fin de *L'Homme et la Terre*. « *Aménager les continents, les mers et l'atmosphère qui nous entoure, 'cultiver notre jardin' terrestre, distribuer à nouveau et régler les ambiances pour favoriser chaque vie individuelle de plante, d'animal ou d'homme, prendre définitivement conscience de notre humanité solidaire, faisant corps avec la planète elle-même, embrasser du regard nos origines, notre présent, notre but rapproché, notre idéal lointain, c'est en cela que consiste le progrès* »⁷³.

L'humanité modifie constamment son environnement, cet environnement modifié exerce à son tour une influence sur elle, et ainsi de suite. La référence à Voltaire (« *cultiver son jardin* ») et non à Rousseau, penseur idéaliste de la nature, n'est pas anodine, au contraire. Elle situe la pensée dans l'action. Reclus n'a pas une vision statique, conservatrice et fétichiste de la nature, conformément aux deux binômes de sa dynamique : celui de milieu-espace (approche synchronique d'un système d'interactions complexes) et de milieu-temps (approche diachronique, évolutive) ; puis celui du progrès et du progrès.

Pour lui, l'action de l'homme n'est pas néfaste en soi, sa logique n'est pas seulement morale mais aussi sociale et esthétique. « *Elle peut embellir la Terre, mais elle peut aussi l'enlaidir ; suivent l'état social et les mœurs de chaque peuple, elle contribue tantôt à dégrader la nature, tantôt à la transfigurer* »⁷⁴. Ainsi, il ne conteste pas la nécessité de l'aménagement navigable de la Loire, par exemple, mais la façon dont celui-ci est réalisé par l'État⁷⁵. Il se prononce pour le creusement d'un tunnel sous le col du Montgenèvre pour rapprocher Marseille et Turin.

La raison de la science consciente, combinée à l'esthétique et à l'éthique, est appelée à la rescousse pour que tout aménagement de la terre soit réussi. « *Maîtres désormais de l'espace et du temps, les hommes voient donc s'ouvrir devant eux un champ indéfini d'acquisitions et de progrès, mais, embarrassés encore par les conditions illogiques et contradictoires de leur milieu, ils ne sont point en mesure de procéder avec science à l'œuvre harmonique de l'amélioration pour tous. (...) Dans son essence, le progrès humain consiste à trouver l'ensemble des intérêts et des volontés commun à tous les peuples ; il se confond avec la solidarité. Tout d'abord, il doit viser à l'économie, bien différent en cela de la nature primitive, qui prodigue les semences de vie avec si étonnante abondance* »⁷⁶.

Autrement dit, Élisée Reclus plaide pour une économie rationnelle et solidaire, rationnelle parce que solidaire, et solidaire parce que rationnelle. On remarquera cette considération forte, et quasi cartésienne, sur les hommes qui sont « *maîtres désormais de l'espace et du temps* ». Elle éloigne en effet Élisée Reclus de tout raisonnement misanthropique ou réducteur tel qu'on peut le trouver dans l'écologie profonde.

À Saint-Étienne, le 22 mars 2015.

⁷³ *H&T*, t. VI, p. 540-541.

⁷⁴ *La Terre*, tome II, p. 748.

⁷⁵ *H&T*, t. VI, chap. VII, « L'État moderne ».

⁷⁶ *H&T*, t. VI, p. 527 et 531.